# Le Littéraire

JOSEPH ADJIBOLA ADELEKE
(ED)

Publication du Département de Littérature, Culture et Civilisation
Village Français du Nigeria Badagry

Vol 1, N° 2, Septembre 2013

# LE LITTERAIRE

REVUE INTERNATIONALE DE RECHERCHE

**Vol. 1. N° 2, Septembre 2013.**

Publiée par

**LE DEPARTEMENT DE LITTERATURE, CULTURE ET CIVILISATION**
**VILLAGE FRANÇAIS DU NIGERIA**
*(Centre inter-universitaire nigérian d'études françaises)*
P.M.B 1011

**BADAGRY**

© DEPARTEMENT DE LITTERATURE, CULTURE ET CIVILISATION
Village Français du Nigeria, Badagry

2013

Toute représentation, traduction, adaptation ou reproduction, même partielle, par tous procédés, en tous pays, faites sans autorisation préalable du Département, est illicite et exposerait le contrevenant à des poursuites judiciaires selon les lois en vigueur.

Imprimée par : le Centre des Publications Universitaires
de l'Université d'Abomey-Calavi
Tél. : 229 95 91 57 61

ISSN 1840-748X
Dépôt légal n° 6906 du 09/10/13
Bibliothèque Nationale, 4ème trimestre



# COMITE DE REDACTION

**Comité scientifique**
Prof Debo Adejumo
Dr Adeleke J.A
Dr Ochiba G.E.

**Secrétaire à la publication**
Dr Leo Balogun

**Saisie et mise en page**
Simeon Olayiwola (olasimeon2@yahoo.fr)

La femme nigériane, une espèce entre les eaux. Une lecture de *La calebasse cassée* de Tunde Fatunde

**OMONIGHO Stella** : 93-102

La valorisation de la fille musulmane et la dénonciation du mariage précoce dans la pièce *Chaque chose en son temps* de Lynn Mbuko

**SIWOKU-AWI Omotayo F.** : 103-118

**D LITTERATURE ET PHILOSOPHIE/POLITIQUE : 119-202**

*Catastrophe au rendez-vous* comme une satire de la vie socio-politique africaine

**BALOGUN Leo I. & SANNI Rafiu O.** : 121-132

De la subversion et du réalisme dans l'œuvre romanesque et poétique de Ramonu Sanusi

**CAPO-CHICHI épouse ZANOU Laure Clémence** : 133-150

La mort dans *Difficile à suivre* de Tony Ezike

**OBIEJE Doris L. & FIKI-GEORGE David O.** : 151-162

Tunde Fatunde et la recherche de l'idéal: une lecture politique et sociale de *La calebasse* cassée

**OMONIGHO Stella** : 163-171

La peinture de la société africaine post-indépendante dans *La calebasse cassée* de Tunde Fatunde

**SANNI Rafiu Olayinka** : 173-186

Le rôle multidimensionnel du protagoniste dans *Le syndrome 419 : le frère terrible* de Vincent Okeke

**UWAKWE A. Ngozi** : 187-202



## Préface

Cette édition de la revue *Le littéraire* a pour thème l'étude des œuvres des romanciers, dramaturges et poètes Nigérians d'expression française. Franchir la ligne de langue étrangère pour atteindre le niveau professionnel de la maîtrise de la langue française est un accomplissement qui mérite l'acclamation des auteurs étudiés. Suite à la réussite éclatante du premier numéro, les membres du Département de Littérature, Culture et Civilisation du Village Français du Nigeria ont décidé de faire étalage des œuvres des Nigérians en langue française.

Sans doute, cette tentative s'avère comme une nouveauté qui propulserait de l'avant l'étude et l'enseignement de la langue française, en particulier, à ce moment de la mise en œuvre de la politique nationale qui préconise l'enseignement de cette langue à tous les cursus scolaires. Il va de soi que ce présent numéro est conçu pour fournir des informations pour d'autres recherches au niveau universitaire et aussi pour servir de support pédagogique aux enseignants des écoles primaires et secondaires, qui pourraient s'en inspirer et adapter les récits analysés pour le plaisir de leurs apprenants. De plus, on ne doit pas ignorer le fait que ces auteurs font germer en nous la possibilité de faire le décryptage de nos cultures et de la vie sociale. Ainsi, les experts ont frayé des pistes d'analyse qui portent sur : la vie féminine et le féminisme, la vie sociale, la politique et l'enseignement du FLE à travers l'usage des textes nigérians écrits en français.

Je dois toutefois apprécier l'effort assidu de mes collègues, membres des comités spécifiques qui ont réussi à achever ce travail de recherche que nous espérons servira au profit de tout un chacun.

Finalement, c'est dans ce cadre que je vous invite à faire vos délices de cette nouvelle parution tout en espérant que vous contribuerez vos articles au lancement de nos prochains numéros.

Dr O.F. Siwoku-Awi
*Chef de Département, 2013.*

# LA VALORISATION DE LA FILLE MUSULMANE ET LA DENONCIATION DU MARIAGE PRECOCE DANS LA PIECE *CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS* DE LYNN MBUKO.

SIWOKU-AWI Omotayo F.
Village Français du Nigeria
Badagry

**Abstract**

Le mariage précoce et l'éducation de la fille musulmane sont des sujets d'actualité. Le gouvernement nigérian en collaboration avec l'UNICEF a mis sur place des programmes visant la scolarisation des filles au nord du pays. Mais les préjugés contre l'éducation occidentale empêchent la réalisation de ce projet. Les sectes musulmanes dominent la conscience collective et poussent les adhérents à se méfier des valeurs provenant de l'Occident. La pièce de Lynn Mbuko, *Chaque chose en son temps*, a pour sujet ces attitudes rétrogrades qui empêchent l'épanouissement de la fille au nord du Nigéria. Sans aucun doute, il y a des femmes du nord du pays qui ont accédé à un niveau élevé dans la hiérarchie nationale. Un grand nombre parmi elles sont devenues ministres et directrices des organismes nationaux. Ceci indique alors que ce sont toujours les défavorisées qui ne sont pas instruites qui sont sous l'emprise de la religion. Il y aura la paix et le progrès au nord si les leaders religieux pourraient influencer le peuple à changer de vue et d'accepter le fait que les femmes sont égales aux hommes et doivent être accordées l'opportunité de s'accomplir.

**Introduction**

Lynn Mbuko, auteure nigériane, a abordé un sujet d'actualité qu'on ne pourrait réduire à une simple recherche. Jusqu'aujourd'hui le problème de mariage précoce et de l'instruction des filles reste une sérieuse préoccupation dans les sociétés musulmanes de l'Afrique où la plupart des gens sont encore analphabètes. La pièce, *Chaque chose en*

*son temps*, a été rédigée pour être représentée par les écoliers. L'espace est le nord du Nigeria, où les gens n'acceptent pas encore l'éducation occidentale en sa totalité. C'est l'histoire d'une jeune fille, Zénabou, qui est retirée de l'école malgré son désir ardent d'y fréquenter. Son père Amadou la donne en mariage à El Hadj Oumar. Elle est sauvée de la maladie de la Fistule Vessie-Vaginale (FVV) causée par son âge précoce et l'incapacité d'accoucher un enfant. C'est à base d'une société religieuse qui est aux prises avec la modernité que l'auteure fait passer son message de la valorisation et de l'éducation de la fille musulmane. Notre recours à la théorie stiwaniste, postulée par Molara Ogundipe-Leslie, est pour souligner la réclamation de Dr Mariama, la bienfaitrice de Zenabou que : « Enfermez la femme, ça ne sert à rien ! La femme, ainsi que l'homme, doit jouer un rôle appréciable pour le développement de sa communauté » [102]. La femme est aussi qualifiée que l'homme à participer à la transformation sociale, ceci étant le point culminant de la théorie stiwaniste.

**Le contexte réel désigné par Lynn Mbuko**

Les projets gouvernementaux qui visent à effectuer des changements et à instituer du progrès sont souvent résister par les indigènes qui veulent maintenir le statu quo. Ce fait est surtout remarqué dans les sociétés où les militants islamistes sont souvent contre l'éducation formelle et préfèrent les écoles coraniques. Au Nigeria, la secte islamique Boko Haram est en train de mener une lutte acharnée et mortelle contre l'éducation occidentale. À cet effet, on ne devrait pas nier le danger dans lequel se trouve le pays face à l'assaut de la secte. La pièce, *Chaque chose en son temps* de Lynn Mbuko a été publiée en 2001 quand les activités réactionnaires contre l'éducation occidentale ne se posaient pas encore en termes de violence. Les combats de Boko Haram se font beaucoup plus remarqués depuis 2011. Que pourrait être la cause de cette violence bien que la scolarisation du nord ait commencé depuis l'ère de la colonisation. On doit surtout mentionner que selon les critiques les rivalités politiques sont la cause majeure de ces attentats meurtriers qui menacent de détruire le pays. Il faut encore signaler qu'il existe un grand nombre de familles du nord qui n'ont pas accepté



l'éducation et l'influence européennes, l'islam ayant plus de force sur la mentalité du peuple. Le contact des gens du sud du Nigéria, qui sont par ailleurs en proximité de la côte, avec les Européens a permis leur alphabétisation accélérée. Le fait que le premier Premier Ministre du Nigeria, Tafawa Balewa était du nord est une preuve que l'éducation occidentale aurait pu s'enraciner au nord, une région qui a été au premier rang de la politique nigériane.

Néanmoins, depuis l'indépendance on peut compter un nombre considérable de lettrés au nord du Nigeria. Malgré les assauts de la secte Boko Haram, les écoles modernes à l'occidentale subsistent. Mais le taux inférieur des filles éduquées appui l'idée de la discrimination contre le sexe féminin et la suprématie du système patriarcal que l'islam favorise. L'islam est une religion patriarcale qui privilégie l'homme et approuve sa supériorité à l'égard de la femme. Les cultures traditionnelles ne peuvent pas être séparées de la religion qui dicte les normes. La religion empêche l'éducation de la jeune fille si bien qu'elle ne peut pas revendiquer sa liberté et faire le choix de son époux. Elle est donnée en mariage au plus offrant. La dot revient au père. C'est une situation qui subsiste toujours. On rappelle le cas d'un gouverneur nigérian du nord précisément de Zamfara qui a épousé une égyptienne mineure. Ce mariage fait l'objet du mépris des Nigérianes, en particulier des féministes qui tiennent au fait que l'enfant était encore trop jeune pour le mariage à un homme aussi âgé que son père et elle ne doit pas être traitée comme un objet à vendre.

Dans *Children's and Women's Rights in Nigeria: A Wake-up Call. Situation Assessment and Analysis 2001*, Anthony Hodges et al énoncent que la grossesse des adolescentes empêche l'inscription à l'école, la participation et la réussite des filles au nord du pays. Ils fournissent les données provenant de la recherche de *Nigeria Demographic and Health Survey* que 43% ont mis au monde des enfants avant l'âge de dix-huit ans et 8,5% avant l'âge de quinze. Dans le nord-ouest du Nigéria 55% des filles âgées de quinze à dix-neuf ans sont déjà des mères ou sont enceintes. Au nord le mariage précoce est une façon de maintenir la chasteté et l'âge moyen pour le mariage est de 15,1 ans au nord-est et de 14,7 ans au nord-ouest. Dans le gouvernement local d'Igabi l'âge moyen pour le mariage des filles est fixée à 13.6 ans et que

78% des femmes sont mariées avant l'âge de quinze ans. Le mariage précoce est considéré comme moyen alternatif de satisfaire aux exigences financières de l'éducation.

En outre, les filles ont moins d'opportunités quant à l'émancipation sociale. Elles sont exclues de la prise des décisions importantes les concernant, en l'occurrence, le choix de l'époux. Une école de la loi islamique, Maliki, approuve l'imposition d'un époux à la jeune fille mineure par son père. La fille est par la suite cloîtrée selon la tradition du purdah appelée *kulle* en haoussa. Le fait qu'elles sont séquestrées restreint leur participation aux activités sociales, économiques et culturelles. Elles ne peuvent pas contribuer aux revenus de la famille. Elles n'ont pas de liberté d'association. La secte islamique izala fait avancer la pratique du purdah. On remarque une anomalie juridique : il n'existe pas d'âge minimum de mariage dans la plupart des états nigérians et il y a non plus les registres officiels des mariages.

**La femme valorisée à travers la théorie stiwaniste**

Il s'avère nécessaire d'élucider l'approche que nous avons adoptée pour la critique de la pièce. Le stiwanisme est une théorie postulée par Molara Ogundipe-Leslie, une critique littéraire de renommée internationale, pour revendiquer la participation des femmes à la transformation sociale en Afrique. Provenant de l'anglais, le mot STIWA est l'acronyme qui signifie « Social Transformation Including Women in Africa. » La théoricienne observe que la femme africaine subit des contraintes qui l'empêchent de s'épanouir. Elle appelle ces contraintes, « les montagnes sur le dos, » empruntant la notion à Tse Tsung Mao, leader Chinois. Elle identifie six montagnes sur le dos de l'Africaine, elles sont : l'oppression provenant de l'extérieur, ceci étant la séquelle de la domination étrangère ; la tradition qui porte sur les pratiques léguées par les ancêtres ; l'arriération mentale de la femme fait référence à son analphabétisme ; l'homme est une montagne dont il faut se débarrasser parce que c'est lui qui orchestre les pratiques qui subjuguent la femme ; la race et le rapport nord/sud; la femme se pose comme un problème à elle-même par le fait qu'elle a intériorisé l'idée de son infériorité si bien qu'elle ne cherche pas à changer sa destinée.



Face à ces heurts contre l'épanouissement de la femme, elle ne peut pas songer à participer à la transformation de l'Afrique, du moins, à celle de la localité où elle se trouve. Par ailleurs, quelques Africaines ont pu rompre le banc avec leur passé de subjugation et de subordination. Comme on le dit communément, c'est celui qui est libre qui peut apporter la liberté à un autre. Les Africaines alphabétisées qui participent à la transformation sociale rendent la vie plus facile aux autres femmes. Lynn Mbuko est une femme qui revendique la fin aux traditions désuètes du mariage précoce qui est à la cause des maladies et de la mort tout en réclamant le droit de la fille à l'éducation occidentale.

**Une explication stiwaniste de la pièce**

La pièce, *Chaque chose en son temps* est présentée en cinq actes de six à huit scènes. Deux poèmes qui expriment les idées de l'auteure se trouvent au milieu et à la fin du cinquième Acte. Le langage est très simple propre à l'usage des écoliers et en particulier les apprenants anglophones. L'usage des proverbes est une empreinte de la culture africaine. Les actions de la pièce se déroulent à Garouwa, une localité du nord du Nigéria. Bien que l'auteure n'ait pas indiqué le pays, on constate que les personnages portent des noms nigérians. C'est une histoire qui peut se passer dans n'importe quel pays d'Afrique. Les villageois ne sont pas tout à fait isolés parce qu'ils sont en contact avec le monde extérieur. Hadjiya Samira vend la marchandise qui vient de Jeddah. De même, c'est le rêve de tous les habitants d'aller à la Mecque et à Jeddah, malgré leur ignorance. L'islam ne se pose plus comme une domination provenant de l'extérieur parce que les gens sont habitués à ses doctrines qui sont devenues leurs traditions. C'est une société qui a perdu les traditions originales au profit de celles provenant de la Mecque.

L'enseignement formel à l'occidental paraît comme une intrusion qui vient perturber la paix des villageois qui préfèrent l'école coranique. Or, l'école coranique ne mène nulle part. Les critiques dénoncent ce type d'école car les enfants subissent l'endoctrinement qui les rend intolérants et prêtent à lutter pour imposer leur religion. La plupart de ceux qui ont été impliqués dans les attentats et suicides étaient des Almajiris devenus terroristes. À l'école coranique les enfants doivent mendier, comme cela

fait partie de leur formation. Leurs revenus appartiennent aux marabouts. Quiconque peut tenir une école coranique. C'est la mendicité des enfants qui est un sujet dominante dans l'opposition à ce type de formation. L'enfant doit être élevé de manière qu'il soit compétent et capable de s'exercer dans des filières diverses si bien qu'il devienne libre de faire son choix de métier au lieu d'être dépendant et subordonné. Seulement, l'école permet l'instruction des apprenants dans les doctrines de leur religion. Le chef du village insiste que les enfants soient inscrits à l'école que les habitants désignent comme « l'École des Blancs. »

Zénabou, la protagoniste est la fille unique d'Ahmadou et de Fatou. Ahmadou envoie ses fils travailler dans les champs alors que Fatou préfère que Zénabou aille vendre les fouras (un type de fromage fabriqué à partir du lait de vache.) La fille préfère aller à l'École des Blancs comme Biola, la Yorouba. Fatou apprend à sa fille que depuis la nuit des temps la place de la femme est au foyer. D'autre part, Ahmadou croit que l'École des Blancs transforme les jeunes filles en prostituées. Ahmadou résiste à l'ordre du Chef du Village que tous les enfants soient inscrits à l'École des Blancs, il envoie ses fils ailleurs. Le Chef est un visionnaire qui croit aux apports de l'éducation des Blancs et que c'est pour cette éducation que l'avenir des enfants sera assuré. Il dit que ses enfants fréquentent aussi l'École des Blancs. Zénabou, la fille d'Ahmadou est inscrite malgré l'objection de son père. Plus tard, il va retirer sa fille âgée de treize ans de l'École pour la faire marier à El Hadj Oumar, un riche commerçant, illettré, qui est un homme rétrograde dans les quarantaines d'années. El Hadj Oumar envoie dire à Ahmadou d'envoyer sa fille chez son mari alors que celle-ci n'a pas terminé ses études. L'acte de mariage conclut, il met Zénabou en état de grossesse, malheureusement la fille accouche d'un mort-né.

L'auteure, Lynn Mbuko mène une pleine attaque contre le mariage précoce et ses effets néfastes. La plupart des filles en meurent ou deviennent malades de la Fistule de la Vessie Vaginale (FVV). Zénabou a de la chance de ne pas mourir au cours de l'accouchement, mais elle succombe à la FVV. Elle est renvoyée par El Hadj qui pense qu'elle a tué son enfant puisque l'accouchement a été facile pour ses autres femmes, Ramatou, Binta et Haouwa, la dernière épouse qui est décédée. Il dit qu'il divorce la fille. Les parents de Zénabou sont peu compatissants, ils



la renvoient aussi et sa mère en particulier croit que l'École des Blancs est la cause de la maladie FVV. Ils affirment qu'elle ne leur appartient plus. Fatou, sa mère lui dit d'aller tenter ses chances en ville. Une femme médecin, Dr Mariama, lui démontre de la compassion lorsqu'elle la trouve seule dans la rue et l'amène à l'hôpital où elle travaille pour la soigner. Elle aide Zénabou à se tracer un meilleur destin en la mettant à l'école des infirmières.

Lynn Mbuko a touché la coté sensible rétrograde de la religion islam en la dénonçant comme soutenant les traditions peu favorables aux femmes, mais qui avantagent les hommes. La fille n'a pas de droit de choisir son mari. Elle est comme la marchandise qu'on échange pour l'argent. L'avarice des parents de Zénabou a failli coûter la vie à la fille. Ils s'intéressent beaucoup plus à l'argent et à l'honneur qu'à la santé de leur fille. C'est aussi choquant que Fatou, sa mère ne se soucie pas de l'état pitoyable de la fille après son accouchement. Ce n'est pas normal que la mère ne fasse pas preuve d'amour et de pitié pour son enfant. Elle dit que l'école est la cause de la maladie. « Je crois que cette nouvelle école que tu avais fréquentée avant ton mariage doit être la cause de cette maladie étrange » (90).

Zénabou serait morte si Dr Mariama n'était pas arrivée à temps. C'est également paradoxal que ceux qui se disent religieux manquent d'amour. Ceci rappelle les cultures qui permettent que les parents tuent leurs filles en raison de l'honneur. Le mariage précoce est nuisible à la santé de la fille. Il est la cause du retrait des filles de l'école tout en les poussant vers les activités sexuelles auxquelles elles ne sont pas physiquement et psychologiquement préparées. Le mariage précoce est une des raisons du taux élevé de la mortalité maternelle au nord du Nigéria. Selon la recherche menée par Zabin et Kiragu à Zaria et citée par Hodges, la mortalité maternelle est six fois plus élevée parmi les adolescentes âgées moins de 16 ans que parmi les femmes âgées de 20-24 ans. La Fistule de la Vessie Vaginale (FVV) est causée par l'obstruction et l'accouchement prolongé. Quand une mineure est en couches son pelvis n'est pas aussi développé pour permettre le passage de la tête du bébé. Par conséquent, la tête du fœtus presse les autres organes et si ceci persiste pendant une longue durée, la pression peut causer des trous entre la vessie et le vagin et au cas extrême entre le

vagin et le rectum causant ainsi la fistule de la vessie rectale-vaginale. Les victimes de cette anomalie sont rejetées et abandonnées par leurs maris à cause de la fuite d'urine et d'excréments. Elles sont ostracisées et la plupart finissent par quémander pour survivre. Le nombre des victimes est de 80000 à 150000 et 70% sont ressortissantes du nord.

La femme ne peut pas participer à la transformation sociale si elle doit subir les contraintes traditionnelles. La femme est cloîtrée selon les normes islamiques. Elle doit être en purdah. Ceci l'empêche de faire suivre sa grossesse à l'hôpital. La tradition qui méprise la femme accorde toute la liberté à l'homme et ce dernier est traité comme un petit dieu. El Hadj Oumar n'est pas pris pour un menteur lorsqu'il affirme que Zénabou a tué le bébé et lui a adressé des paroles impardonnables, mais il ment. En tant qu'homme et chef de famille ce qu'il dit est final. C'est un personnage immoral qui au nom de la religion, prescrit qu'il peut avoir au moins quatre femmes. Il ne peut plus reconnaître Zénabou, devenue infirmière parce qu'il couche avec plusieurs femmes. Il a encore l'audace de demander à celle-ci de retourner chez lui. Il fait la promesse de lui bâtir un hôpital.

Selon Ogundipe-Leslie, la théoricienne de stiwanisme, l'homme constitue une montagne sur le dos de la femme africaine, elle doit donc s'en débarrasser. Au moment où Zénabou commence à s'épanouir, El Hadj Oumar réapparait et lui fait des propositions. C'est lui au premier abord qui empêche la fille de terminer ses études et l'épouse à l'âge précoce de treize ans. Il l'enferme et sa grossesse n'est pas surveillée à l'hôpital. Il est d'une ignorance crasse. Il n'arrive pas à comprendre que c'est de sa faute que ses femmes meurent et que Zénabou attrape la maladie de FVV. Cette dernière, innocente et crédule, se contente de dire que « c'est la volonté d'Allah et que toutes choses concourent au bien de ceux qui sont au service de Dieu. » Sans doute El Hadj Oumar n'est pas au service de Dieu. Dans une société plus avancée il serait mis au cachot pour avoir violer une jeune fille. Il doit savoir que la vie est importante et qu'il ne peut pas tout acheter avec son argent. Il réapparaît à un moment critique dans la vie de Zénabou. C'est le type d'homme qu'il faut jeter selon le stiwanisme. Comme le dit le proverbe : « Chat échaudé craint l'eau froide, » Zénabou doit éviter la déception qui se dessine. Sa vie est



plus importante que sa stagnation chez un homme inculte comme El Hadj Oumar.

Devenue instruite, Zénabou doit penser à sa pertinence sociale, alors qu'El Hadj doit se contenter de sa nouvelle femme. Zénabou a le choix de redéfinir son avenir et de ne pas le laisser gâcher par un homme sot, qui ne pense qu'à gagner de l'argent, à avoir un harem de femmes et une tribu d'enfants. Elle doit apprendre ce que dit Dr Mariama « La femme ainsi que l'homme, doit jouer un rôle appréciable pour le développement de sa communauté. » (102) Voici le point de repère de la théorie stiwaniste. Chaque africain a un rôle à jouer pour faire sortir le continent de l'impasse des aléas historiques et pour bâtir une base solide pour l'économie et la postérité. Ceci semble être le point de focalisation de l'auteure Lynn Mbuko, dans cette pièce.

Le développement de l'Afrique doit être une action concertée des deux sexes, selon le stiwanisme, un type de féminisme qui ne dénigre pas l'apport de l'homme à la transformation sociale, mais insiste à ce que la femme y participe aussi. Dr Mariama qui représente le nouvel ordre avoue qu'elle s'est mariée à l'âge de vingt-deux ans après ses études de médecine. On pourrait se poser des questions sur la véracité de ses propos. Elle serait en fait un prodige si elle a terminé vraiment ses études de médecine avant l'âge de vingt-deux ans. Néanmoins on reconnaît que Lynn Mbuko voudrait mettre l'accent sur l'importance de l'éducation et que le mariage pourrait être contracté quand la fille serait grandie. Elle ne dénonce pas le mariage comme le font les féministes radicales. Le stiwanisme ne prétend pas non plus discréditer le mariage. Le poème qui clôt la pièce revendique la valeur de la femme, et son éducation et le fait qu'elle ne doit pas être poussée au deuxième rang, comme l'accessoire qui orne la maison. Elle ne doit pas être non plus esclave qui doit servir et obéir à son maître sans poser de questions.

C'est une femme éduquée comme Dr Mariama qui peut changer la société et aider les moins chanceux. Sa vie est valorisée parce qu'elle n'est pas restreinte par la religion et les superstitions. Dr Mariama dispose également de la chance d'avoir un père éclairé qui connaît la valeur de l'éducation des filles en l'envoyant à l'école. On ne doit donc pas sous-estimer le rôle des parents dans l'émancipation de la gente féminine. Ce sont les parents du Dr Mariama qui lui lèguent un avenir

sûr alors que les parents de Zénabou minent son existence. Si les filles du nord doivent être instruites il faut que les parents y consentent.

Lynn Mbuko met les paroles de sagesse dans la bouche des personnages comme Fatimah, qui conseille à Zénabou de ne pas se décourager et de se patienter. Fatimah est la rusée qui conseille à Fatou de jouer un tour à Baba Zénabou et d'envoyer Zénabou chez ses parents, afin de forcer le père de la fille à signer l'acte de mariage entre El Hadj Oumar et sa fille. C'est un personnage qui ne s'attend qu'aux plaisirs de la vie. En un peu de temps elle se remarie deux fois ; elle change de maris comme on change des habits. Une telle femme ne peut entamer aucun projet de développement. Sa vision du monde est limitée au sexe, au plaisir charnel et à ses affaires personnelles. Or, la participation à la transformation sociale exige qu'on soit désintéressé et discipliné.

**La pauvreté : une racine des méchancetés**

Parmi les intérêts de Lynn Mbuko est le sujet de la pauvreté qui serait la cause de tous les actes de méchancetés dans la pièce. On pourrait conclure que c'est la raison pour l'arriération des femmes, la corruption, le conflit familial, l'avarice des parents et même la polygamie. Une analyse sociologique des sociétés africaines témoignerait à la pauvreté, presqu'incontournable qui y sévit. Ce phénomène est fondamental aux luttes et aux revendications incessantes dans les pays en développement. Les femmes sont les plus touchées par la pauvreté. Elles sont souvent méprisées parce qu'elles n'ont pas de moyens pour s'affirmer et pour réclamer leur indépendance. Par ailleurs, la plupart doivent dépendre d'un homme afin de survivre. En Afrique traditionnelle, la femme ne peut pas s'en passer d'un homme. Celle qui vit seule est désignée comme sorcière, surtout si elle n'a pas d'enfant. La femme africaine est définie par son statut d'épouse et de mère. De même, les parents imposent la dot énorme aux prétendants de leurs filles parce qu'ils désirent d'en s'enrichir. Guillaume Oyono-Mbia fait la critique de ce système de dot dans la pièce *Trois prétendants un mari*, où le plus offrant obtient la fille, comme une marchandise.

Dans la pièce, Lynn Mbuko remet en cause ces pratiques déplorables qui sont en cours dans les coins reculés. Le Chef du village



de Garouwa, Cheikh Abdoul donne l'ordre aux villageois d'inscrire leurs enfants, garçons et filles à l'École des Blancs tout en ajoutant que celui qui ne se conforme pas sera puni. Le jour de l'inscription, le directeur passe d'une maison à l'autre. Ahmadou Korau, ment qu'il a une seule fille, Zénabou. Il refuse de reconnaître l'École des Blancs en affirmant qu'il ne laissera pas ses fils à être des esclaves des Blancs. En effet, ce n'est pas dans l'intérêt de la jeune fille qu'il la fait inscrire à l'École des Blancs. Il affirme à son ami Hamza, qui est l'émissaire d'El Hadj qui veut épouser Zénabou: « En vérité, j'ai été obligé d'inscrire Zénabou à cette école suite à des coups de fouet. Je n'oublierai jamais ce jour-là. C'est le jour le plus long de ma vie. » (46) La réplique d'Hamza ne cache pas son opposition à l'éducation à l'occident. Il dit : « J'ai envoyé tous mes fils à Gabas, chez Mallam Alaraya. J'ai envoyé mes quatre filles chez leurs maris avant l'arrivée du Directeur et son équipe. » (47)

Ahmadou va vite oublier sa souffrance lorsque Hamza lui remet cinq cents nairas de la part d'El Hadj Oumar. Le père de la fille considère la somme comme un don de Dieu, mais c'est plutôt une expression de la débauche de la part d'El hadj. Comment peut-il penser à épouser une fille de treize ans alors qu'il a l'âge de cinquante ans ? Le père de Zénabou ne va pas consentir aussitôt à la demande d'El Hadj. Il se décide : « Elle se mariera quand elle aura fini ses études primaires. Tu as oublié les coups de fouet que j'ai reçus ? » (50)

Sa femme, Fatou qui est au comble de la joie pour le cadeau d'El Hadj s'acharne de convaincre son mari de changer d'avis en disant que la fille est assez grande et que le mariage précoce des jeunes filles est la meilleure des solutions ces jour-ci pour sauvegarder leur chasteté. De plus, ils font un plat spécial avec l'argent qu'ils ont reçu. Ce compromis démontre la facilité avec laquelle les parents vendent leurs enfants aux enchères à la vue de l'argent.

Fatou n'hésite pas de convaincre sa fille de s'apprêter à se marier avec El Hadj Oumar. Elle chante ses louanges : « Un grand homme du village voisin, le village de mes parents. Tout le monde témoigne de ses qualités d'homme et de son dévouement pour la communauté. » (52) Elle parle de son argent fou et sa capacité de voyager à la Mecque dix fois par an. Peu importe s'il a plusieurs femmes, elle affirme qu' « Un homme

comme lui ne doit pas se marier à une seule femme. Notre culture permet aux hommes d'avoir plusieurs femmes. » (53)

Pourtant Zénabou se plaint que le mariage peut gâcher sa scolarité. Elle aime bien l'école et veut aller au lycée. La jeune fille va se plaindre à son amie d'enfance, Fatimah, de sa frustration d'être obligée d'épouser un homme illettré qu'elle connaît à peine. Elle désire d'achever ses études. Fatimah joue l'entremetteuse tout en étalant les qualités et la générosité d'El Hadj Oumar, mais elle fait la sourde oreille au raisonnement de Zénabou qui paraît plus noble et plus déterminée à contracter un mariage basé sur l'amour. Par ailleurs, en classe elle dit à ses camarades lorsque l'instituteur lui donne la parole : « Le mariage est l'union d'un homme et d'une femme qui s'aiment profondément. Si je dois me marier ce sera à la fin de mes études et surtout à quelqu'un que j'aime. » (41)

C'est en raison de sa ténacité qu'elle puisse tenir jusqu'au bout. Ses deux parents ne s'intéressent qu'à l'argent d'El Hadj. Quand celui-ci renvoie leur fille à un moment précaire et dans un état de santé épouvantable, ils continuent à chanter la gentillesse et la générosité de l'homme. Ahmadou dit qu'il promet de lui acheter une moto pour aller aux champs. Leur pauvreté les pousse à se comporter de manière honteuse.

Les infirmières à la clinique rurale ne sont pas non plus sympathiques. Elles sont en grève parce qu'elles ne sont pas payées régulièrement. Elles insistent qu'El Hadj paie avant les soins médicaux, ce qui n'était pas le cas avant. Elles lui escroquent d'une grande somme d'argent. La première infirmière dit à sa camarade, « Je te disais que c'est un homme riche. » Cette partie de la pièce suggère l'incompétence d'un gouvernement qui ne se donne pas du mal pour satisfaire aux besoins du peuple. D'ailleurs, ces infirmières représentent un microcosme de l'autorité inefficace et corrompue. Leur négligence et incapacité se laissent voir lorsqu'elles annoncent à El Hadj que Zénabou peut mourir des complications liées à l'accouchement. La clinique du village représente un système médical dépourvu de probité professionnelle. Lynn Mbuko fait savoir que les infirmières profitent de la pauvreté et l'ignorance répandues.



On doit toutefois mentionner que c'est l'indigence qui cause l'abus de l'enfant, qui est obligée de colporter les fouras pour sa mère. Fatou monologue après les intercalations avec son mari qui insiste que Zénabou aille donner à manger à ses frères qui travaillent aux champs :

> Me voilà au bout du rouleau. Que faire ! Je suis en 'pourda', pourtant Mallam ne permet pas que Zénabou aille vendre mes 'fouras'. En tant que fille unique, elle doit apprendre à faire le commerce, a vivre, bien sûr. C'est aujourd'hui qu'elle doit me rendre service, car, demain. Il sera trop tard. La jeunesse ne dure pas toujours, dit-on. Qu'Allah dans sa bonté me donne une autre fille qui m'aidera à faire le petit commerce. (4)

Les propos de Fatou relèvent de son dilemme de sa subjugation doublée : son état de femme cloîtrée par le système religieux de « purdah » et sa dépendance financière. Le système de « pourda » empêche qu'elle sorte faire le commerce parce qu'elle doit se voiler en dehors de la maison. C'est par frustration qu'elle se plaint à Hadjya Samira qu'elle n'a pas de moyens pour se procurer de belles nouveautés de Jeddah :

> Ça, il n'en a pas les moyens. Ces jours-ci, il ne permet plus que Zénabou aille vendre mon foura. Je suis sans le sou. [...] Hadjya Samira ! Comment est-ce que je peux gagner un peu d'argent pour acheter du lait pour mes fouras ? (6)

Ce n'est qu'un rêve de désirer ces choses parce qu'elle n'a pas d'argent pour acheter le lait, la matière primaire pour ses fouras. La plupart des musulmanes se trouvent dans ce dilemme, surtout si le mari qui est aussi pauvre que la queue d'âne, insiste qu'elle ne travaille pas et qu'elle se voile en raison de la religion. La fille qui naît est aussi condamnée à la même destinée. Les familles qui deviennent tolérantes envers l'éducation peuvent insister que leurs filles portent un foulard (l'hijab) à l'école. Souvent sur quelques campus on voit les femmes qui se couvrent de la tête aux chevilles laissant seulement les yeux et certaines se voilent

complètement. Les enseignants ont souvent la difficulté à reconnaitre l'étudiante voilée. De plus c'est un risque de sécurité. Or, dans un pays de pluralisme religieux que la nôtre, où les religions sont en concurrence, il faut être tolérant pour ne pas mettre le poudre au feu. Alors, la question est toujours : comment s'en sortir, l'héritage de la subjugation et de la pauvreté ? La réalité fait savoir que cinquante ans après les indépendances, les préjugés contre l'éducation des filles subsistent. C'est évident dans la pièce qu'on peut devenir riche sans l'éducation à l'occident : El Hadj Oumar est riche à merveille ; Hadjya Samira est une riche commerçante qui a fait le pèlerinage à la Mecque ; et le mari de Fatimah l'y a envoyée deux fois déjà. Ceux-ci deviennent riches parce qu'ils font le commerce.

En fin de compte, l'argent ne peut pas acheter l'ouverture d'esprit qui fait défaut chez ces personnages. Leur ignorance débilitante est agaçante. On ne peut tout énumérer des apports de l'éducation au développement des pays africains. Il va de soi d'affirmer que la vie des paysans s'améliorera grâce à l'éducation. C'est l'éducation qui peut faire tracer un meilleur destin pour l'enfant africain surtout la fille qui a été la victime des préjugés patriarcaux. Si l'école est désignée comme une machine à fabriquer les chômeurs, c'est que les planificateurs des programmes d'études ne prévoient pas une éducation valable et relative aux problèmes particuliers de l'Afrique. Un programme indigène et adapté aux besoins locaux permettrait un développement équilibré dans les zones rurales qui freinerait l'exode rural. Tout bien considéré, ce qui faut pour les Africains sont les gouvernements qui respectent leurs droits à la dignité et à la survie.

Seule, le Dr Mariama qui a été scolarisée se montre pleine d'humanité et moins cruelle que les autres. Si elle n'était pas instruite elle aurait été aussi méchante qu'El Hadj Oumar et les parents de Zénabou qui la renvoient sans l'aimer dans son état faible. Elle ne se montre pas non plus aussi fanatique qu'El Hadj Oumar qui prie à tout moment. C'est de notre réalité quotidienne que même un musulman scolarisé prendrait des armes à la défense de la religion ; c'est le cas des adhérents de Boko Haram. Le sort de la femme dans ce contexte reste pitoyable tant qu'elle n'est pas libre de s'affirmer. Heureusement, il se passe des changements énormes.



**Conclusion**

La pièce *Chaque chose en son temps* de Lynn Mbuko est vraiment un miroir des traditions qui séquestrent la femme et l'empêchent de s'épanouir. L'auteure n'a pas seulement relevé ces fléaux, elle a aussi proposé des solutions. Elle prescrit pour les gouvernements des projets pour assurer l'éducation des jeunes filles tout en démontrant qu'il faudrait des initiatives pour sensibiliser les habitants des zones rurales à l'importance de l'alphabétisation. Le rôle des média devient prépondérant à cet égard. Nous proposons que les femmes instruites et professionnelles soient médiatisées et mises à la une de l'actualité pour l'appréciation de tous. L'instruction doit être gratuite et obligatoire dans tous les pays africains. C'est une tâche herculéenne que les leaders africains doivent entreprendre pour assurer l'avenir de la postérité. Mettre les femmes sur le même pied que les hommes s'avère comme la responsabilité des leaders politiques.

Des problèmes qui émergent de l'instruction tels que l'exode rural et le manque de main d'œuvre agricole doivent être abordés par nos gouvernements. Ceci est un des problèmes soulevés dans le texte de Lynn Mbuko. Si les enfants des paysans vont à l'école, qui travaillera aux champs ? La plupart de nos diplômés ne veulent pas rester dans les zones rurales ; ils préfèrent travailler en ville là où il y a la désintégration de la moralité, en raison du contact permanent avec les valeurs occidentales qui sont en opposition avec nos valeurs traditionnelles. Les gens recueillent des informations à travers l'internet. Les crimes se multiplient si bien qu'on est tenté de conclure que l'éducation occidentale est la cause de ces changements. Or, le fait que ceux qui défendent la religion se servent de la violence et des armes occidentales suggère que la technologie occidentale fait avancer leurs causes. En effet, c'est chacun qui doit déterminer ses valeurs et s'il veut se laisser influencer par des valeurs d'ailleurs. On pourrait donner raison aux défenseurs de la religion qui dénoncent les modes et les cultures occidentales, à travers les filles dont l'habillement dévoile les parties privées de leurs corps. Il y a bien sûr encore des femmes modestes au nord aussi bien qu'au sud, ceci démontre le fait qu'à chacun sa vie selon les propos de la démocratie et les droits des femmes. Néanmoins, on ne doit pas nier les effets néfastes de l'habillement qui dévoile presque tout. C'est une cause majeure du viol dont les femmes sont souvent victimes.

Bien sûr, c'est une réalité très compliquée de fait débarrasser des gens de leurs préjugés religieux. Au fur et à mesure que les gens se rendent compte des avantages de l'alphabétisation, ils s'y souscrivent. De nombreuses femmes dans la plupart des pays africains ont gravé les échelons socio-politiques, elles sont à la tête des affaires publiques ou sont de puissantes femmes politiques. Cette tendance doit être encouragée malgré les forces rétrogrades qui cherchent à retenir la gente féminine en arrière. Les leaders religieux et les chefs traditionnels qui sont plus en contact avec leurs sujets doivent veiller à ce que ces derniers ne s'opposent pas à l'éducation de leurs filles. Ceci est le message à retenir de cette pièce de Lynn Mbuko.

**Bibliographie**


Amnesty International. *Human Rights are Women's Rights*. Amnesty International Publications. London UK.

Federal Republic of Nigeria. *National Policy on Women*. Federal Ministry of Women Affairs and Youth Development. Abuja, 2000.

Hélie-Lucas, Marie-Almée & Kapoor Harsh. "The Muslim Religious Right. (Fundamentalists) and Sexuality" Femmes sous lois musulmanes. Women living under Muslim laws: WLUML Dossier 17. Grabels, 1995.

Hodges, Anthony (Ed.). *Children's and Women's Rights in Nigeria: A Wake-up Call. Situation Assessment and Analysis 2001*. Abuja: National Planning Commission, Abuja, and UNICEF, 2001.

Mbuko, Lynn. *Chaque chose en son temps*. Ibadan: Spectrum Books Limited, 2007.

Missionary Sisters of Our Lady of Apostles, Nigeria. *Muslim and Christian Women in Dialogue. The case of Northern Nigeria*. Oxford (UK): Kathleen McGarvey Peter Lang Ltd., 2009.

Oduyoye, Mercy Amba. "Culture and Quest for Women's Rights". In Ed. Dorcas Olu Akintunde. *African Culture and the Quest for Women's Rights*. Ibadan: SEFER Books Ltd., 2001.

Ogundipe-Leslie, Molara. *Re-creating Ourselves: African Women & Critical Transformation*. Trenton, New Jersey: Africa World Press, 1994.

Onymelukwe, I. M. « Mariage de mineurs: Bourreau de jeunes filles Africaines dans *Chaque chose en son temps* » In Ife Kournal of Foreign Languages No. 5 2003, pp 88-98.

Oyônô-Mbia. Guillaume. *Trois prétendants... un mari*. Paris: Editions CLE, 1969.




## LITTERATURE ET PHILOSOPHIE/POLITIQUE